Livraison 6ème. | 4e SÉRIE. | Tome 2.

COMPTES-RENDUS

—DE—

L'Athénée Louisianais,

PARAISSANT TOUS LES DEUX MOIS.

SOMMAIRE.

Pour l'Abonnement s'adresser au Secrétaire, P. O. Box 725.

Prix de l'Abonnement, $1.50 par An, payable d'avance.
Le Numéro, 25 Cents,
Chez **Mme Vve H. BILLARD,** 80 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS :
IMPRIMERIE FRANCO-AMERICAINE, 102, RUE DE CHARTRES,
EUG. ANTOINE, PROPRIETAIRE.

1891.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE.

REVUE BLEUE

PARAISSANT LE SAMEDI.—Fondée en 1863.

Sommaire du No. 14.

ESQUISSES DE MŒURS ANGLAISES—Un éditeur et ses clients, par Arvède Barine.

LA GUERRE DE 1870—D'après le Maréchal de Moltke, par M. A. Rambaud.

LA VOLONTÉ DU BONHEUR—Nouvelle, par M. Jules Case,

HISTOIRE DES RÉPUTATIONS LITTÉRAIRES—L'Immortalité du Nom et l'Immortalité de l'Œuvre, par M. Paul Stapfer.

COMMENT JE DEVINS CONFÉRENCIER (fin),—par M. Francisque Sarcey,

COURRIER LITTÊRAIRE—M. Adolphe Chenevière: Double Faute; par M. Augustin Filon.

CHRONIQUE PARISIENNE—Çà et Là, par M Alfred Capus.

NOUVELLES DE L'ÉTRANGER—Un drame naturaliste suédois.

Nouvelle-Orléans, 1er Novembre 1891.

COMPTES-RENDUS
DE
L'ATHÉNÉE LOUISIANAIS.

ATHÉNÉE LOUISIANAIS

La Société fondée sous ce nom a pour objet:

1o. De perpétuer la langue française en Louisiane;

2o. De s'occuper de travaux scientifiques, littéraires, artistiques, et de les protéger;

3o. De s'organiser en Association d'Assistance Mutuelle.

Nous croyons devoir porter à la connaissance de nos lecteurs et des personnes qui désirent adresser des manuscrits à l'Athénée, les dispositions ci-dessous des règlements de notre Société:

1. Toute personne étrangère à l'Athénée, désirant lui communiquer un travail digne de l'intéresser, en demande l'autorisation au Président, ou à un comité nommé à cet effet.

2. L'Athénée, dans ses travaux scientifiques et littéraires. ne s'occupe de politique ou de religion que d'une manière générale et subsidiaire.

3. Chaque membre ayant le droit d'exprimer librement sa pensée. doit en être responsable, et signera de son nom propre toutes les communications adressées à l'Athénée.

4. Les opinions émises dans les dissertations qui seront présentées à l'Athénée doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et notre Société n'entend leur donner aucune approbation ou improbation.

Séance de Rentrée, 25 Septembre 1891.

PRÉSIDENCE DE M. ALCÉE FORTIER.

A huit heures la séance est ouverte.

M. le Président se lève, et dit: Je suis heureux, mes chers collègues, de vous souhaiter la bienvenue, et de reprendre avec vous le cours de nos travaux. Le passé de l'Athénée nous invite à persévérer dans la voie que notre société s'est tracée dès son début. Quand une

institution a duré quinze ans, elle a fait preuve de vitalité. Le but de la nôtre est bien défini :— Perpétuer la langue française en Louisiane, et la consacrer à entretenir parmi nos concitoyens le goût des lettres et des sciences. L'Athénée a le droit de réclamer une part dans le mouvement qui se manifeste, depuis quelques années, en faveur de l'enseignement du français dans nos écoles publiques ou privées. Ceci m'amène à vous annoncer une nouvelle qui vous fera certainement plaisir. La langue française déjà enseignée dans l'Ecole Supérieure du bas de la ville, va l'être aussi dans l'Ecole Supérieure du quartier d'en haut, et c'est à Mme George Howe, une louisianaise, qu'en est confié l'enseignement.

De ce que nous tenons à conserver parmi nous l'idiome de nos pères, on aurait grand tort de nous croire moins bons Américains que nos compatriotes d'origine anglo-saxonne. Les créoles ont prouvé à la bataille de Chalmette et au Mexique combien ils avaient à cœur de combattre pour la liberté et l'honneur de leur patrie. Le jour où la guerre civile divisa notre pays en deux camps opposés, les Louisianais rivalisèrent de devoûment et de bravoure avec leurs frères d'armes de tous les Etats du Sud.

Avant de procéder à l'ordre du jour, je désire signaler à votre attention un travail publié dans le *Century* du 1er septembre ; il est de M. Henry Cabbot Lodge, et a pour titre *Distribution of capacity in the United States.* Il mérite d'être lu, quoique les assertions de l'auteur ne m'aient pas toujours paru irréprochables.

La nouvelle session est inaugurée par une communication de M. Gaston Doussan. Il lit la traduction qu'il a faite d'une Etude de M. Edward S. Holden de l'Observatoire de Lick. Cet intéressant travail a pour titre — *Un paysage lunaire.*

Séance du 9 Octobre 1891.

PRÉSIDENCE DE M. ALCÉE FORTIER.

MM. Emile Serres, Gabriel Labarraque, Claudio Jannet, invités, assistent à la séance.

A huit heures et quelques minutes M. le Président ouvre la séance, et présente M. Claudio et son fils à l'Assemblée.

L'hôte distingué, dit-il, à qui l'Athénée est heureux de souhaiter la bienvenue, est connu de vous tous, au moins de réputation. M. Claudio Jannet est l'auteur de différents écrits qui lui ont assuré une place honorable dans la littérature française. Je citerai surtout son ouvrage en deux volumes ayant pour titre — *Les Etats-Unis contemporains.*— C'est la seconde fois que M. Claudio Jannet vient à la Nouvelle-Orléans ; à son premier voyage notre ville présentait un triste spectacle : elle se débattait dans les souffrances et les embarras de toutes sortes qu'une guerre civile laisse à sa suite.

Puisant des renseignements à de bonne sources, il put se faire aussi une idée exacte de l'état de nos campagnes. Cependant il dut constater les efforts énergiques et persévérants que faisait la Louisiane pour se récupérer. Nous aimons à penser qu'à son second voyage il est frappé des changements qui se sont opérés dans notre situation. Les luttes soutenues par notre Etat pour ressaisir son autonomie, son ardeur au travail pour refaire son ancienne prospérité, n'ont pas été stériles.

Le fait seul de l'existence de l'Athénée, d'une société qui a pour but de conserver la langue française en Louisiane, fait voir à M. Claudio Jannet combien nous avons

à cœur d'honorer la mémoire de nos pères. La force des choses a substitué l'anglais au français dans la sphère des questions politiques et judiciaires. Ce changement était inévitable, et a été prévu de loin ; nous l'avons accepté de bonne grâce, mais nous tenons à perpétuer au foyer de nos familles l'idiome des fondateurs de la Louisiane, et à nous en servir pour propager parmi nos concitoyens le goût de la littérature.

M. Claudio Jannet se lève, et remercie l'Athénée de son cordial accueil. Il ne saurait dire la satisfaction qu'il éprouve en se rappelant que les Louisianais n'ont pas oublié la France dans ses jours d'infortune. Ils ont eu raison de ne pas désespérer de son avenir ; elle s'est relevée avec une promptitude qui a étonné ses amis, surtout ses ennemis. Le secret de cette revivification est son habitude du travail et de l'économie. Mais à l'extérieur elle a beaucoup à faire au point de vue de sa langue, pour soutenir la redoutable concurrence de l'anglais. Outre l'Angleterre proprement dite, l'Ecosse et l'Irlande, la langue anglaise règne aux Etats-Unis et s'étend rapidement dans l'Australie et l'Inde. La langue française a deux points d'appui dans l'Amérique septentrionale, ce sont le Canada et la Louisiane. Du reste, ce qui fait la puissance de la France, ce n'est pas tant sa force matérielle que l'influence de son esprit ; par ses produits littéraires et artistiques, ainsi que par ses recherches scientifiques, elle sollicite l'attention de tous les peuples éclairés, et s'attire leurs sympathies en poursuivant un idéal dont la réalisation servirait à améliorer le sort de l'humanité.

Le procès-verbal de la séance du 25 septembre est lu et adopté sans observation.

Un travail de M. Gaston Doussan sur Paul Morphy, le célèbre joueur d'échecs, et une étude de M. Fortier sur

Rousseau et l'Emile sont annoncés pour la prochaine séance.

L'Athénée entend la lecture d'un manuscrit de M. F. Tujague sous ce titre—*Une Ouvrière.*

Pour clore la séance, le Secrétaire demande à lire quelques pages de son journal intime, dans lesquelles il fait un tableau *de visu* de l'ouragan du mois d'août 1888.

UN PAYSAGE LUNAIRE.

Etude du professeur Edward S. Holden, de l'Observatoire de Lick, traduite de l'anglais par Gaston Doussan.

Nous regrettons beaucoup de ne pouvoir donner qu'un simple aperçu de cette belle étude, car l'on comprendra facilement qu'il est très difficile d'expliquer, sans le secours de la photographie des deux paysages lunaires qui ont été publiées dans le *Century*, ce que le professeur Holden nous y indique en nous les citant presque à chaque ligne.

Quoique forcés de renvoyer les lecteurs de cette traduction à la revue mensuelle du *Century* de juillet 1891, pour l'observation des deux gravures qui nous font défaut, nous nous efforcerons, en raison de l'importance du sujet, de traduire aussi exactement que possible la pensée de l'auteur, et d'intéresser à notre petit travail, non seulement les membres de l'Athénée, mais encore tous ceux qui ont à cœur l'avancement de la plus belle de toutes les sciences : l'Astronomie.

Le paysage lunaire dont nous parle le profeseur Holden représente la pleine lune, et a un diamètre de cinq pouces et demi. Il fut pris à 2:27 A. M. le 31 août 1890.

Comme la lune est un astre excessivement brillant, la plaque photographique ne peut être exposée qu'un temps relativement très court (deux dixièmes de seconde) lorsque l'ouverture de trente-trois pouces est employée.

Il est très difficile de donner des images exactes en exposant ainsi les plaques d'une manière presque instantanée. C'est pour cette raison, ainsi que pour bien d'autres encore, que l'ouverture du télescope fut réduite à un cercle de huit pouces de diamètre et le temps de l'exposition de la plaque à celui de trois secondes exactement. Le négatif fut développé par un des astronomes, précisément comme un paysage ordinaire, mais avec un soin particulier. Le résultat se trouva être la reproduction de presque la totalité de la pleine lune. La pleine lune survient au bout de quatorze jours et dix-huit heures. Notre satellite, représenté dans la gravure du *Century*, étant exactement deux jours plus vieux, au moment où il fut photographié, son bord extrême se trouve être incomplet et dans l'ombre. A l'instant où cette photographie fut prise, le soleil se couchait vers les régions occidentales de la surface lunaire. La gravure originale fut agrandie trois fois exactement dans la chambre obscure, de sorte que le diamètre lunaire se trouva être de presque dix-huit pouces, ou approximativement de cent quinze milles au pouce. Le plus grand diamètre du cratère au haut de la gravure est à peu près de quatre-vingt-dix milles. La grande plaine entourée de murailles au bas, "Mare Crisium," est de deux cents quatre-vingt-un milles du nord au sud et de trois cents cinquante-cinq milles de l'est à l'ouest.

La mer des Crises [Mare Crisium) est plus grande que l'Ohio et l'Indiana ensemble,(sa surface étant de soixante-dix-huit milles carrés) et elle se trouve même visible à l'œil nu. Les anciens appelèrent cette immense surface

une mer, mais ce n'est en réalité qu'une vaste plaine entourée de murailles (walled plain.)

Un examen attentif indique sur sa surface les bords de cratères éteints, ainsi que des rangées de collines et de nombreuses rayures. Ces élévations et ces rayures du sol lunaire ont été nommées collines de sable, comme il pourrait s'en trouver au fond d'un océan, mais il n'est pas certain que cette surface ne soit une coulée de lave. Sur une plus grande échelle, cette surface ressemble beaucoup à certaines parties de l'île Hawaii si nous pouvions la voir d'en haut, et s'il nous était permis de les débarrasser de leurs luxuriantes forêts tropicales et de leurs grandes habitations sucrières.

Une coulée de lave qui est nommée pa-hoe-hoe à Hawaii ressemble comme une miniature au fond de cette mer.

Nous devons toujours nous rappeler que l'énergie volcanique de la terre n'est qu'un jeu d'enfant, comparée à celle qui a formé la surface de la lune. La mer lunaire est entourée de montagnes escarpées et de plateaux élevés. La hauteur qui la borne au sud-ouest est le "Promontorium Agarum" qui s'élève à onze mille pieds au-dessus de la plaine. Une des montagnes directement en face est aussi haute que le Mont-Blanc.

Les deux grands cratères sur la surface de la mer des Crises se nomment Picard et Peirce. Picard se trouve être le plus au sud. Son diamètre est d'un peu plus de vingt et un milles. Ses murailles s'élèvent à trois mille pieds au-dessus de la plaine et son cratère a plus d'un mille de profondeur. En général, les fonds de ces cratères sont plus bas que la surface lunaire. Le soleil est à l'orient sur la gravure du *Century* et la muraille extérieure à l'est de Picard est brillante. Cette muraille projette son ombre dans les profondeurs, et au-delà de

l'ombre se trouve la muraille intérieure, vivement éclairée, située à l'occident. Celle-ci projette aussi son ombre sur la plaine qui n'est pas bien vue dans la gravure.

Les terres élevées qui bordent la " Mare " se terminent en rochers escarpés. Elles renferment de nombreuses vallées et beaucoup de précipices. Est-ce que ce désert de montagnes (beaucoup d'entre elles ayant de 10,000 à 12,000 pieds de hauteur) et de vallées montre des signes de découpures produites par l'érosion de l'eau ? Ceci est une question d'une importance capitale. J'ai examiné, dit M. Holden, cette région bien des fois avec le télescope, et je suis toujours resté sous l'impression que l'effet de l'érosion, telle que nous la voyons produite sur la terre, doit avoir été bien légère sur ces rochers escarpés pour qu'ils aient conservé une pareille rudesse et des angles aussi aigus.

Les deux cratères sur le bord sud des terres hautes sont Firmicus et Apollonius, l'un ayant trente-neuf et l'autre trente milles de diamètre. De Firmicus (le plus au sud) s'étend une hardie rangée de montagnes d'une grande hauteur, qui s'avance vers le sud et se termine par le petit cratère Webb, (14 milles de diamètre.) Au sud encore, se trouve un groupe de trois cratères, acolytes de Langrenus. Les deux d'en haut ont leurs murailles qui se touchent presque. Observez, sur la gravure, que juste à l'endroit où ils se joignent, les murailles doivent êtres basses, car dans l'ombre qui se trouve dans le cratère à gauche il y a un petit jet de lumière qui se glisse à travers l'ouverture. Ces deux cratères se trouvent dans la " Mare Fœcunditatis." Observez encore la similitude de la surface des deux mers, avec leurs variations de couleurs, leurs cratères ruinés, leurs sommets tortueux et les ouvertures béantes des cratères qui s'y trouvent

répandus. Remarquez aussi que les bouches des cratères sont fréquemment placées sur un des sommets ou collines, et à l'endroit où deux cîmes se croisent il y a presque toujours un cratère. C'est ce que nous voyons sur la terre dans une région volcanique.

Nous arrivons enfin au magnifique cratère annulaire Langrenus. Il se trouve placé sur presque le bord du cercle lunaire. Toute la partie orientale est dans l'ombre, le soleil est couché, caché par des murailles dont quelques unes ont jusqu'à neuf mille pieds de haut. Les pics jumeaux dans le centre projettent leur ombre à l'ouest au travers du sol raboteux du cratère, et même jusque sur les versants inférieurs des terrasses intérieures. Une mesure de la longueur de ces ombres a déterminé la longueur des pics qui les projettent. Cette hauteur se trouve être de trois mille trois cents pieds.

Il est certain que des changements doivent se produire dans la lune mais il est très difficile d'arriver à la certitude qu'aucun trait particulier ait changé. Le but principal des photographies lunaires que nous faisons à l'Observatoire de Lick est de déterminer ces points. Nous aurons bientôt des photographies de la lune prises à des intervalles de quelques heures, pendant toute une période lunaire (29 jours), de sorte que chaque cratère sera montré sous chaque différente variété de lumière. Ces photographies nous donneront une idée exacte de la topographie actuelle de la lune. Une comparaison avec les mêmes photographies qui seront prises à l'avenir règlera la question des changements rapportés, et alors nous ne serons plus obligés de croire à la description verbale, ou aux dessins imparfaits des premiers observateurs.

Les changements véritables qui pourront se produire sur la surface de la lune constitueront une grande dé-

couverte. Il sera également très important, quoique beaucoup moins intéressant, de démontrer que de grands changements ne s'y produisent pas. Les changements topographiques sur la terre sont dûs principalement à la force de la gravitation secondée par le pouvoir destructif et niveleur de la glace (ou plutôt la fonte alternative et la congélation) et de l'eau courante.

Il est plus que probable que la température de la lune ne s'élève jamais au-dessus du degré de la glace, de sorte que ces agents destructifs sont réprimés par la congélation dans cette planète. La gravitation agit pour détruire et niveler, mais il lui manque le secours des forces qui détachent et désagrègent.

Nous disons donc que la lune est un corps mort parce qu'il est certain que rien de semblable à la vie humaine n'existe à sa surface, mais elle est doublement morte parce que même les changements topographiques s'il en existe doivent s'y produire d'une manière beaucoup plus lente que sur la terre. Il est presque impossible de concevoir le degré immense survenu, entre l'activité paroxysmale des volcans qui ont à l'origine formé sa topographie, et le calme glacial répandu aujourd'hui à sa surface, calme qui semble être absolu, immuable de siècle en siècle.

UNE OUVRIÈRE.

Il y a quelque dix ans vivait, dans une ville des Etats-Unis, une ouvrière de fabrique, dant l'humble histoire n'est peut-être pas sans intérêt, parce qu'elle nous fait connaître un modèle accompli de dévouement filial.

Elle n'est pas, non plus, sans actualité, car on la voit

se reproduire, avec des variantes, un peu partout où vivent des ouvrières.

Enfin, elle ne manque pas, semblerait-t-il, d'utilité, puisqu'elle nous apprend à mieux apprécier la classe de travailleuses où l'on découvre de tels exemples.

Plus d'un lecteur, en la parcourant, retrouvera, dans ses souvenirs ou parmi ses connaissance de l'heure présente, des images plus ou moins fidèles de l'héroïne du récit, absolument authentique, d'ailleurs.

I

Fille unique de veuve, Germaine fit à sa mère infirme le sacrifice de sa jeunesse et des joies intimes auxquelles, sous l'impulsion de sa nature, aspire tout cœur de femme; ....à moins qu'on n'appelle joie l'austère satisfaction du devoir accompli.

Vouée dès le berceau au sort des pauvres, l'atelier vers la douzième année, la prit de l'école et ne lâcha plus sa proie. C'est donc dans un milieu vilipendé, avec une éducation sommaire, que se développa un de ces caractères qu'on aimerait à retrouver en plus grand nombre dans le meilleur monde, et qui passent, ignorés, dans l'ombre trop discrète des humbles existences.

N'est-ce pas, d'ailleurs, dans les bas fonds de la société, n'est-ce pas dans ces obscures régions de la souffrance physique et morale, que l'on rencontre les plus beaux héroïsmes? C'est peut-être là, dans tous les cas, qu'on découvre les plus vrais, parce qu'ils n'ont pas, comme dans les sphères plus élevées, une scène brillante pour se produire, et les applaudissements des foules comme stimulant.

Lorsque son père mourut, Germaine touchait à sa quinzième année. C'était désormais sur ses frêles épaules

que retombait, en majeure partie, le budjet du ménage. Mais ses faibles gages ne pouvaient suffire, même aux besoins les plus impérieux. Pour les augmenter, un seul moyen s'offrait: être, si c'était possible, encore plus assidue, c'est-à-dire, plus acharnée à son travail et, par des efforts d'intelligence, se perfectionner au plus vite dans son métier.

Sous l'empire de ce puissant mobile, de cette ambition sacrée, Germaine fit des progrès qui lui valurent, avec les éloges de ses patrons, des salaires peu en rapport avec son extrême jeunesse,—et si mérités, d'ailleurs, que ses camarades oublièrent d'en être jalouses.

Ce triomphe combla de joie l'ouvrière. C'était, pour son petit intérieur, une modeste aisance, et pour sa mère, un bien-être relatif. L'horizon de la vie était désormais moins chargé de sinistres nuages. L'avenir, naguère spectre menaçant, revêtait des formes presque souriantes. Douce récompense d'un labeur obstiné, soutenu par une indomptable énergie et fécondé par des aptitudes aussi rares que précoces. Est-il, en ce monde, de récompense plus légitime?

Mais, dans la pensée de la jeune fille, son œuvre laissait encore à désirer. Avec une augmentation dans les ressources, elle voulut ménager à sa chère malade un surcroît de confort, et capitonner son nid de prolétaire.

Germaine, du produit de ses doigts habiles, put donner à sa mère une bonne qui fut, à la fois, une compagne et une garde-malade. Luxe jusqu'alors à peine rêvé, mais devenu une nécessité de premier ordre. L'invalide, en l'absence forcée de sa fille, ne serait plus assujettie ni aux tristesses ni aux dangers de l'isolement. Déjà envahie, du reste, par une paralysie partielle, il fallait suppléer, par une aide étrangère, à ses mains inertes et désormais inutiles.

Parvenue à ce degré d'humble prospérité, Germaine se fût sentie suffisamment heureuse, sans la douloureuse inquiétude que ne cessait de lui inspirer le déplorable état de santé de sa mère. La science médicale, dans son cas, n'avait réussi qu'à démontrer son impuissance. Mais si la malade ne devait jamais recouvrer sa vigueur, du moins l'heure suprême ne devait avancer que lentement sur le cadran de la destinée.

II.

Plusieurs années s'étaient écoulées. Les jours avaient succédé aux jours sans incidents dignes de remarque. L'ouvrière, toujours fidèle à sa sublime mission, n'avait pas un instant failli à sa rude tâche. L'atelier, avec son atmosphère trop souvent viciée, était heureusement resté sans action malfaisante sur le développement physique de l'énergique et robuste travailleuse. L'âme, du reste, n'en avait pas été plus atteinte que le corps. Elle était réfractaire à toutes les contagions. La perle reste pure même dans un fumier.

Germaine était maintenant une belle et forte fille ayant dépassé la vingtaine. A une taille élevée et des proportions harmonieuses, elle unissait un profil d'une grande pureté de lignes. Bien que médiocrement rehaussée par une toilette très simple, sa physionomie était de celles qui arrêtent le regard et, du premier jet, donnent à l'observateur l'impression d'une nature d'élite, ne manquant pas de séductions, mais, pour une cause quelconque, repliée en elle-même. Enigme intéressante pour le physiologiste et le philanthrope.

Ce qui faisait défaut à ce visage d'une symétrie parfaite, c'était surtout cette gaieté communicative qui établit le courant magnétique et provoque les vibrations du cœur. On devinait, d'ailleurs, qu'au fond de cette exis-

tence terne, incolore, assombrie, se cachait une préoccupation grave, faisant évanouir toute idée folâtre. Et si la physionomie était sévère, le langage, bien qu'intelligent, et même agréable à ses heures, était totalement dépourvu de chaleur et d'expansion. Sans le rayonnement du bonheur, l'être humain reste froid.

Une connaissance plus intime recrutait, cependant, à la jeune mélancolique, de vives affections, mais plus particulièrement fondées sur le respect qu'inspiraient son caractère et la pureté de ses mœurs. Quant à son dévouement filial — mobile de tous ses actes — elle le tenait enfermé dans les replis de son âme, et le public ne le soupçonnait même pas. Elle cachait jalousement son trésor.

Souvent nous coudoyons de ces mystères, impénétrables à nos yeux inattentifs. Parfois aussi, mais plus rarement, nous découvrons le secret de ces vies sacrifiées, de ces cœurs offerts en holocauste au devoir ; mais c'est pour passer, — indifférents ou narquois, — à leurs côtés, lorsqu'ils nous apparaissent sous la livrée du travail. La vertu, sans la fortune ou le rang social, n'est-elle plus digne de nos hommages ?

Avec ses charmes personnels, Germaine resta vieille fille. Non seulement elle ne fit rien pour faire éclore l'amour, mais, au contraire, aspergea d'eau glacée les feux qu'elle faisait naître involontairement. Dans son esprit, jamais un mari ne devait s'interposer entre elle et sa mère, pour laquelle elle réservait toutes ses tendresses, et dont l'humeur, aigrie par ses infirmités, aurait, d'ailleurs, rendu l'existence insupportable à son gendre.

Germaine s'interdisait ainsi ces rêveries d'avenir, ces mirages de bonheur qui font le ciel bleu et les perspectives roses. Elle excluait de sa prosaïque et grise réalité

toute poésie, c'est-à-dire, toute illusion consolante. Plaisirs de la jeunesse, douceurs du mariage, saintes joies de la maternité, — idéal de la femme qui l'attache à la terre et fait sa félicité, — l'héroïque ouvrière renonçait à tout pour remplir sa mission filiale.... Cela repose l'esprit de bien des turpitudes.

III.

Cependant, les progrès de la maladie, sans anéantir les forces vitales de la vieille invalide, commençaient à oblitérer son intelligence. Elle ne se rendait plus compte de l'admirable dévouement de sa fille, et même, parfois, s'oubliait jusqu'à la rudoyer. Bientôt, elle se livra à des violences de langage auxquelles ne répondirent que des larmes silencieuses et un redoublement des plus tendres soins.

Dans cette nouvelle phase de sa tâche, — qui, par degrés, se transformait en martyre, — la jeune ouvrière ne vit qu'un seul sujet d'affliction : l'aggravation de la maladie de sa mère. Son unique souci fut de lui rendre le calme par un surcroît de résignation. Ce qu'elle redoutait, par dessus toute chose, c'était de perdre celle qui, inconsciemment, faisait son supplice.

Lorsque, après les fatigues de l'atelier, Germaine rentrait avec l'espoir d'un délassement nécessaire, sa mère, selon l'état momentané de son cerveau, la recevait par une bordée d'injures ou un mutisme boudeur. La jeune fille gémissait, mais sans proférer une plainte, et se dérobait pour s'essuyer les yeux.... Brutalités de la vie, que vous grandissez ceux qui vous endurent sans défaillance ! Le piédestal n'est-il pas fait pour eux ?.... Non, l'apothéose est pour les illustres de ce monde.

La garde-malade n'était tenue qu'à un service de jour. Elle ne logeait pas sous le même toit que la paralytique.

Sa corvée finie, elle réintégrait sa demeure. Revenue, le soir, de son travail, Germaine la remplaçait au chevet de sa mère. Cette combinaison, imposée par l'exiguïté des ressources, constituait, pour la malheureuse ouvrière, un dangereux supplément de fatigue. Ce n'est que par le sommeil qu'elle pouvait récupérer ses forces et maintenir son énergie musculaire.

Or, grâce aux besoins multiples et aux caprices non moins nombreux de l'irritable malade, Germaine, obligée chaque nuit de se relever à tout instant, ne parvenait à s'offrir que des tronçons de sommeil agité qui, mis bout à bout, représentaient une longueur insuffisante de repos. Le lendemain, elle reprenait son pénible labeur, les yeux gonflés et une invincible lassitude dans les membres.

Pour dissimuler son malaise elle essayait de sourire.

IV.

Cette situation douloureuse, qui dura plusieurs années, finit par exercer sur la santé de l'ouvrière une influence pernicieuse, mais sans abattre son courage. A l'atelier, où elle avait conquis l'affection de toutes ses camarades, on la voyait avec regret dépérir, sans en saisir la cause ; mais sa fiévreuse activité n'en continuait pas moins à produire la même somme de travail. On plaignait cordialement la pauvre fille ; on l'eut certainement admirée, si l'on avait pénétré son secret.

Par des prodiges de volonté, Germaine parvint heureusement à dominer le mal ; mais le temps, qui ne respecte rien, accomplissait impitoyablement son œuvre. Malgré sa rare force de résistance à l'action combinée du surménage physique et de la douleur morale, l'ouvrière, qui n'était plus de la première jeunesse, commençait à sentir l'effet de l'âge s'ajouter à celui de l'effort

trop prolongé. Elle restait désarmée devant l'immuable loi de la nature.

Sa physionomie ne respirait plus la vigueur. Ce n'était plus le visage d'autrefois aux joues pleines et légèrement rosées, aux yeux vifs, au front lisse, couronné d'une chevelure drue, d'un brun superbe. Les lignes, tout en conservant leur symétrie, s'étaient creusées. Sur les traits émaciés, l'étiolement s'accentuait. On apercevait déjà les signes précurseurs d'une vieillesse précoce. Ses cheveux noirs ne tardèrent pas à revêtir prématurément des reflets neigeux. Les frimas trop hâtifs empiétaient sur l'automne.

Mais pour ceux, en très petit nombre, qui étaient initiés à sa vie intime, ces ravages du travail et du chagrin, — bien plus que de l'âge, — rendaient encore plus sympathique la courageuse ouvrière. Pour tout le monde, elle continuait d'être une femme laborieuse et sage, très réservée dans ses relations et ayant dans son maintien une dignité peu habituelle aux personnes de sa classe.

V.

Sa mère, cependant, bien que parvenue à une extrême vieillesse, existait encore, mais d'une vie purement matérielle. Ses facultés avaient sombré. Son corps, à peu près immobilisé par la paralysie, reposait, inerte, sur son lit, ou s'effondrait dans son fauteuil. Aux rares minutes de lucidité qui lui restaient, succédaient de longs mois d'anéantissement intellectuel ou d'hallucinations. Nuit sombre, traversée d'éclairs. Ce n'était déjà plus la vie, et ce n'était pas encore la mort.

Dans ces moments de rapides lueurs, son cœur de mère reprenait ses instincts, et voyant à son chevet sa fille pâle et méditative :

— Je te rends bien malheureuse, lui murmurait-elle ; .... pardonne-moi !

— Je ne suis malheureuse que de te voir souffrir, répondait l'ouvrière émue, en embrassant tendrement sa chère moribonde.

— Le bon Dieu te récompensera, ajoutait faiblement la vieille malade.

Mais bientôt, elle ne savait plus que geindre ou divaguer, tantôt appelant la mort, et tantôt manifestant à son approche une grande frayeur. C'étaient les âffres d'une interminable agonie. Déjà réduite, d'ailleurs, à la maigreur d'un squelette, elle était prête pour le linceul.

Germaine, seule et profondément triste, passait ses longues soirées en tête-à-tête avec ce qui restait de sa mère, car celle-ci n'était plus qu'une épave : l'âme n'était plus là ; l'intelligence était éteinte. Dans une certaine mesure, Germaine avait déjà la vision du cadavre. Le lit prenait des airs de catafalque.

Près de cette tombe qui allait s'ouvrir, comme un trou noir d'abîme, pour lui prendre tout ce qu'elle avait aimé, son esprit, comme on le pense bien, était assailli de pensées lugubres. Elle qui, dans sa jeunesse, avait refusé de se créer une famille, elle ne devait plus en connaître les joies. Son abnégation filiale avait brisé son avenir de femme. L'orpheline, vieillie dans les épreuves, allait rester seule, entre les regrets du passé et les désespérances de sa future existence ; et cette perspective si sombre rendait encore plus désolantes les angoisses qui la torturaient....

Ce n'est qu'après bien des nuits de ces réflexions mélancoliques, que devait sonner l'heure de l'éternelle séparation. Pour la mère et pour la fille, c'était aussi l'heure de la délivrance ; mais ce n'est que pour l'octogénaire

qui cessa d'exister, qu'elle fut le terme de toute douleur.

A celle qui survivait, cependant, le sort réservait une consolation suprême : le souvenir du devoir accompli.

FRANÇOIS TUJAGUE.

OURAGAN DU 19 AOUT 1888.

DR. ALFRED MERCIER. — M. le Président, ce matin, en ouvrant au hasard mon journal de 1888, je rencontrai quelques pages où il est question d'un ouragan. Il m'a semblé que M. Jaunet écouterait, avec quelque intérêt, la description faite d'après nature du spectacle que présentait notre ville le 20 août de la même année. Nos collègues, nos invités et l'hôte distingué que nous recevons, voudront bien me pardonner le caractère intime de ces pages écrites seulement dans le but de fixer un souvenir.

Lundi 20, huit heures du matin. — Le vent du nord-est a soufflé en tempête, depuis avant-hier soir jusqu'au commencement de la nuit dernière ; il fut alors remplacé par le vent du sud, qui souffle encore ce matin mais par raffales moins fréquentes et moins violentes. Après une courte réapparition du soleil, il y a quelques minutes, le ciel s'est obscurci, et la pluie recommence, violemment chassée par le vent ; on dirait que la tempête va reprendre, en suivant une autre direction.

Je me suis levé une première fois à trois heures du matin, réveillé par le bruit du vent et de la pluie ; cependant, l'aiguille de mon baromètre revenait sur ses pas ; en ce moment, son mouvement de rétrogradation vers le beau temps continue.

Notre rue (avenue Washington) est inondée comme elle ne l'a jamais été depuis huit ans que nous habitons notre maisonnette; l'eau a envahi notre petit jardin de devant, jusqu'à la première marche de l'escalier qui conduit à la galerie. Le pont de notre trottoir que nous croyions bien solidement fixé, est enlevé. Des ardoises de notre toit ont été arrachées; nous avons plusieurs gouttières dans une chambre à coucher et dans la salle à manger. Un bananier de M. Scudder, notre voisin, a été rompu par le milieu et est tombé dans notre allée.

Le laitier arrive tard; il nous apprend que le vieux bassin a débordé, ce à quoi il fallait s'attendre, la levée qui longe chaque côté du canal étant un véritable jouet d'enfant. Le laitier dit qu'en certains endroits l'eau montait jusqu'à l'essieu de son cabriolet; il a rencontré beaucoup de barrières et d'arbres renversés.

Hier, en me rendant chez Mlle Léonie Pichot à qui je voulais absolument faire la visite que je lui devais, je m'arrêtai sur le wharf en face de la rue de l'Hôpital. Le fleuve était soulevé comme la mer, et déferlait en grosses volutes jaunes sur la terre noire du rivage. Des barques de pêcheurs, solidement amarrées, bondissaient en s'inclinant dans tous les sens: leurs mâts coupaient l'air tantôt en ligne droite, tantôt circulairement. Une dizaine d'hommes étaient occupés à fixer une goîlette au wharf, où je me tenais debout; travail difficile pour ces braves gens, car les vagues soulevaient le petit navire aussi rapidement que s'il eût pesé seulement une livre; il retombait avec la même rapidité et en craquant dans toute sa longueur. L'eau en s'engouffrant sous le wharf, en ébranlait les piles; je sentais les planches osciller sous mes pieds. Le fleuve, vu de cet endroit, forme un coude, et la surface qu'il présente est si étendue qu'il ressemble à un lac. Il était blanc d'écume; le vent chas-

sait la pluie avec tant d'impétuosité qu'elle arrivait horizontalement, et en gouttelettes se succédant à des intervalles d'un mètre ; elles avaient à peine le temps de vous mouiller, la brise les réduisant en vapeur dès qu'elles s'écrasaient sur vos habits. Il m'eût été impossible de tenir mon parapluie ouvert ; d'ailleurs je n'y pensais pas ; le spectacle de ce fleuve secoué par la tempête absorbait toute mon attention ; je respirais à pleins poumons cet air frais et sans cesse renouvelé ; il me paraissait délicieux après cette température brûlante et lourde dont nous avons tant souffert depuis trois mois. J'éprouvais les mêmes sensations qu'autrefois lorsque je voyageais sur mer et que je me tenais sur le pont même pendant les gros temps, ou lorsque je faisais de longues promenades dans les Pyrénées, quelles que fussent les conditions de l'atmosphère.

Je serais resté plus longtemps sur ce wharf, si je n'avais eu des malades à voir ; je m'y trouvais si bien !

L'ouragan a jonché la ville d'arbres déracinés ou de branches cassées, de barrières abattues, de pièces de bois de toute sorte transportées par l'eau d'un quartier à l'autre. Des poteaux de télégraphe ont été couchés sur le sol, d'autres rompus, d'autres fortement inclinés. Dans le voisinage de la statue de Lee, une toiture en zinc a été arrachée et roulée comme une feuille de papier. Il y a eu de nombreux dégâts sur le fleuve, tels qu'amarres rompues, chocs contre les quais de bateaux en dérive ; un bateau à vapeur a disparu sous l'eau ; quatre-vingts chalands chargés de charbon de terre ou de coke ont sombré. Rue St. Thomas une maison s'est écroulée, tuant une jeune fille de treize ans, et blessant grièvement sa mère.

On assure que trois cents moineaux morts ont été ramassés sur la place Lafayette.

Mercredi 22. — On dirait que tous les nuages de l'atmosphère se sont donné le mot pour s'accumuler sur la Nouvelle-Orléans ; l'ouragan de dimanche ne les a pas épuisés ; il a plu hier et aujourd'hui. Ce matin, les alentours du marché Poydras sont tellement inondés que je ne puis arriver à mon bureau de consultations ; je fais quelques courses pour donner à l'eau le temps de s'écouler; ce n'est qu'à midi moins un quart qu'elle s'est assez retirée pour permettre au piéton de passer. La pluie reprend dans l'après-midi, mais ne dure pas longtemps.

Lundi, hier et aujourd'hui on ne voyait, dans les rues, que des hommes occupés à scier et à fendre les arbres déracinés par l'ouragan. Dans la rue St. André, la circulation, lundi matin, était complètement interrompue, entre les rues Prytanée et Colisée, par des arbres tombés des jardins et enchevêtrant leurs rameaux.

Pendant la bourrasque je n'ai remarqué ni éclairs ni tonnerre. En réalité, c'est simplement un coup de vent prolongé que nous avons eu ; un cyclone eût produit des dégâts plus grands et d'une toute autre apparence.

De tous les ouragans qui ont sévi en Louisiane, depuis la fondation de la Nouvelle-Orléans, le plus ancien, à notre connaissance, est celui dont parle Le Page Dupratz dans son *Histoire de la Louisiane*. — A la Louisiane, au mois de mars, dit-il, on entendit pendant plusieurs jours un bruit sourd, quoique fort, depuis la mer aux Illinois, qui montait du côté de l'ouest; l'après-midi on l'entendait descendre du côté de l'est, le tout avec une vitesse incroyable : quoique le bruit parût appuyé sur l'eau, elle ne frémissait point et on ne sentait pas plus de vent sur le fleuve qu'auparavant. Ce bruit n'était que le prélude de la tempête la plus violente. Cet ouragan, le plus furieux qui eût jamais paru dans la province, dura trois

jours. Comme il montait du sud-ouest au nord-ouest, il longeait tous les établissements qui étaient le long du fleuve : on s'en ressentait plus ou moins fort selon que l'on était plus ou moins éloigné ; mais dans les endroits où passa l'ouragan, il renversa tout ce qu'il rencontra sur son chemin, qui était de la largeur d'un bon quart de lieue, en sorte qu'on eût pris pour une avenue faite exprès l'endroit où il avait passé, qui était totalement aplati et avait les côtés droits : les plus gros arbres étaient déracinés et leurs branches brisées à plate terre, de même que les roseaux des bords. Dans les prairies, l'herbe qui n'avait que six pouces de haut et qui était fort fine, fut foulée, flétrie et collée à terre.... Comme cet ouragan venait de la partie sud, il gonfla tellement la mer, que le fleuve refoula contre son courant, jusqu'à monter à plus de 15 pieds.

M. Ath. Peltier à qui nous empruntons ce passage cité par lui dans son ouvrage sur les *trombes*, fait observer que cet ouragan présente toutes les phases prolongées d'une trombe. Le vent ne suffit pas, ajoute-t-il, pour expliquer les 15 pieds d'élévation du fleuve; il n'y a que l'attraction de la trombe ou du nuage trombique invisible qui peut en donner raison.

Le même auteur parle de la trombe qui passa sur Ancône, pendant une nuit de l'automne de 1733, et que l'on peut considérer comme un type des phénomènes météorologico-électriques généralement connus aujourd'hui sous le nom de cyclones. — Louis Wanvitelli, dit-il, résidant à Ancône, fut témoin de la trombe qui ravagea cette ville. Lorsqu'il apprit que le P. Boschovich s'occupait de la relation de celle qui avait dévasté Rome la nuit du 11 au 12 juin 1749, il lui envoya quelques détails sur celle dont il faillit être victime. Cette trombe ayant eu lieu la nuit, il ne put en connaître les diverses

particularités, et il ne s'étendit que sur le détail des malheurs particuliers et des dégâts qu'elle causa.

Ce *tourbillon*, dit le P. Boschovich, fit, dans une longue bande du pays, ses ravages habituels; il déracina les arbres, il enleva des toits, il renversa des murs : mais dans Ancône, sa fureur fut si violente, que les traces qu'il y laissa passent toute croyance. Un seul fait suffira pour en donner une idée. Dans une maison au-delà du mur qui entoure le port, et du chemin attenant, habitait le célèbre Wanvitelli, qui avait la mission de surveiller les grandes constructions que faisait élever la munificence de Clément XII. C'est lui qui m'a transmis toutes les particularités de cet événement. Le mât d'un gros bâtiment fut lancé avec une telle force contre cette maison, qu'un bon mur en briques, épais au moins de quatre palmes, fut percé, comme si le mât eût été chassé par un très-fort bélier; il entra dans la maison de trois palmes et y resta implanté. De plus, ce trou était à soixante palmes au-dessus du niveau de la mer; il était oblique de haut en bas, ce qui indique que le mât le frappa dans cette direction. Le bâtiment fut brisé en mille morceaux, un seul des marins fut sauvé par le plus grand des hasards Tenant ce mât fortement embrassé, il fut enlevé avec lui, et lorsque celui-ci vint s'implanter dans le mur de la maison, il fut lancé à terre par le choc, ainsi que la girouette qui était à l'extrémité. Il tomba dans le chemin tout froissé, mais sans blessures graves. En passant au-dessus ou dans le voisinage de Lorette, ce *tourbillon* roula, comme des feuilles de papier, un grand nombre de lames de piomb qui la couvraient et les emporta à de grandes distances.

Dr. ALFRED MERCIER.

Avenir des Êtres Organisés.

Si l'on jette un coup d'œil sur une mappemonde, on verra que les déserts égalent, s'ils ne dépassent, les surfaces couvertes de végétations. Dans l'hémisphère boréal, le plus considérable de tous et celui qui s'étend, presque sans interruption, depuis la rive Sibérienne de l'océan Glacial jusqu'à l'extrémité de l'Arabie, et outre la Sibérie, comprend le Turkestan, la Perse, avec le plateau de l'Iran et toute la péninsule Arabique. Cette vaste zone, dans laquelle, au début de l'histoire, se sont agités tant de peuples et se sont succédé tant de civilisations aujourd'hui disparues, tend, presque partout, à devenir inhabitable: les lacs si nombreux autrefois dans ces contrées, disparaissent avec une rapidité effrayante. Dans l'Amérique du Nord une zone analogue s'étend depuis le pourtour de la baie d'Hudson jusqu'au golfe du Mexique, et comprend les déserts du Dacotah, de la Nébraska, du Colorado, de l'Utah et du Texas. En Afrique, depuis la mer Rouge jusqu'à l'Atlantique, se développe l'immense désert dont la partie la plus occidentale porte le nom de Sahara.

Dans l'hémisphère Sud, malgré l'exiguïté relative des continents, les surfaces privées plus ou moins complètement de toutes condensations pluviales, sont encore très-nombreuses; tels sont: les Llanos et les Pampas de l'Amérique méridionale; le désert de Calahari, dans l'Afrique australe, et toute l'Australie, sauf les régions du sud-est et du littoral.

Dans tous ces espaces désolés, les espèces animales et végétales ont presque entièrement disparu, et si quelques-unes ont pu résister, grâce à une accommodation produite par les circonstances du milieu elles-mêmes,

leur aspect chétif et rabougri indique bien qu'elles n'en sont pas moins condamnées à disparaître dans un délai plus ou moin bref.

A cette cause de destruction qui poursuit les êtres organisés sous toutes les latitudes, sauf dans la zone équatoriale proprement dite, vient se joindre l'influence délétère de l'abaissement de température qui part des régions polaires. Plus on s'en rapproche, plus les espèces animales et végétales deviennent rares, aussi bien dans le milieu liquide que sur le sol émergé.

Après le froid et la sécheresse, le pire ennemi du monde organique, c'est l'Homme lui-même. Son action destructive est d'autant plus terrible qu'il est plus avancé dans son évolution. Rien ne résiste à l'homme dit civilisé; à son approche, toutes les grandes espèces animales et végétales disparaissent.

De l'extrême orient et de l'extrême occident de l'ancien continent, où les races humaines supérieures pullulent, partent des légions innombrables qui portent partout le ravage et la mort. A leur contact, il n'est plus de transformation possible, la lutte pour la vie est une déroute complète; l'homme lui-même succombe et des premiers. Les Européens sont ceux dont l'influence est surtout pernicieuse.

Lorsqu'ils envahissaent une contrée, si les indigènes offrent de la résistance, leur extermination commence, et finit tôt ou tard par être complète. S'ils ont affaire à une population pacifique, ils lui imposent leurs coutumes, leurs superstitions, leurs vices, et le résultat est toujours le même. Dans l'Amérique du Nord, les races du pays auront bientôt disparu; le même sort est réservé dans un avenir prochain à celles de l'hémisphère austral. Les populations de la région intertropicale pourront seules résister plus longtemps, parce que l'acclimatation des po-

pulations blanches y est très-difficile; mais ce n'est qu'une affaire de temps; l'Afrique centrale est aujourd'hui entamée.

En résumé, on peut prévoir une époque relativement peu éloignée où la race blanche et les populations indochinoises resteront seules sur la surface du globe. Alors ce sera entre elles un duel à mort....

Néanmoins, lorsque l'Homme, après avoir été relégué dans la zone équatoriale, s'y trouvera poursuivi par le froid et la sécheresse, il lui faudra succomber, comme le reste des êtres organisés, sous l'influence de ces nouvelles conditions physico-chimiques. Mais, suivant toute probabilité, bien des millions d'années s'écouleront avant cette terminaison fatale.

Dr. FAUVELLE.

MISCELLANÉES.

Hygiène.—Les Grecs et les Romains ne se couvraient la tête que dans des circonstances exceptionnelles: à la guerre, en voyage, ou bien quand ils étaient malades; il en était de même des Gaulois. C'est au règne de Charles VIII que l'on fait généralement remonter l'usage des couvre-chefs, qui, d'abord uniquement employés à la guerre et pour se garantir des violences extérieures, s'introduisirent peu à peu dans la vie civile. On comprend qu'à une époque de troubles et de guerres presque continuelles et où l'on avait tout à redouter, même au sein d'une paix apparente, l'usage de se préserver la tête par des moyens spéciaux, soit devenu général.

Dans l'enfance, il est de toute nécessité de préserver la tête des jeunes sujets contre les violences extérieures et contre les chutes presque continuelles que détermine leur marche encore incertaine. L'usage de bourrelets,

mais surtout de bourrelets faits avec des tiges de baleine flexibles, et qui constituent une coiffure légère, aérée et fraîche, en même temps qu'elle sert à amortir l'effet des chutes, est une chose excellente. On doit se garder avec soin de comprimer la tête des enfants; la déformation facile à opérer sur des os flexibles, peu épais et unis par des membranes cartillagineuses, ne tarde pas à se produire, et des accidents fâcheux peuvent en résulter.

FOVILLE.

N. B. — En naissant, les enfants sortent d'un milieu où une température égale était répartie dans toutes les parties de leur corps. Il importe essentiellement de maintenir cet équilibre, dès qu'ils entrent dans le milieu atmosphérique sujet, surtout en Louisiane, à des variations subites et excessives; il faut donc protéger la tête du nouveau-né contre le refroidissement. Quoi de plus illogique et de plus imprudent que de laisser le crâne nu d'un petit enfant exposé, en pleine rue, au vent du nord, tandis que tout le reste de son corps est couvert de vêtements épais et chauds! Personne n'ignore ici que le refroidissement produit le tétanos, ou mal de mâchoire, chez les jeunes animaux que l'on néglige de mettre à l'abri en hiver; la même cause produit le même effet chez les petits enfants.

LES EPONGES FLORIDIENNES.— On évalue à 10 ou 12 millions de francs le produit des éponges pêchées dans les diverses parties du monde. Dans ce chiffre, les éponges du Levant pêchées en Syrie, Tunisie, Tripolitaine et dans l'île de Chypre entrent pour 7 millions de francs. Les îles Bahamas, la Floride et Cuba y figurent pour environ 3 autres millions.

La France en importe pour 4 ou 5 millions de francs du Levant et pour près de 2 millions des Bahamas et de

Cuba. Le transit des éponges du Levant se fait par Marseille, celui des Bahamas et Cuba par St. Nazaire et le Hâvre. Les paquebots français de la Compagnie Transatlantique en apportent mensuellement 200 balles environ, pressées comme des balles de coton, dont le poids moyen est de 60 à 80 kilogrammes.

Les éponges du Cuba ont pris dans ces derniers temps une place marquante dans ce commerce; elles tendent à se répandre rapidement parmi nous, en égard à leur bas prix et à leur bonne qualité.

Le commerce des éponges excessivement important aux Etats-Unis est alimenté par les principales régions de pêche du globe, mais surtout par les bancs des côtes floridiennes.

Les éponges des Bahamas diffèrent peu des éponges floridiennes, mais elles sont rangées en quinze classes suivant leur finesse.

Les éponges les plus fines sont celles de la Méditerranée ou de la Turquie; elles comprennent vingt-cinq catégories de finesse. Elles valent de 55 à 550 francs le kilogramme. Les "Sheep-wool," les laines de mouton floridiennes, ainsi que les éponges des Bahamas, se vendent seulement de 17 à 25 francs le kilogramme. Les Américains trouvent cette différence de prix incompréhensible, ces deux sortes d'éponges se valant presque. Les éponges de Floride n'ont peut-être pas toute la finesse de celles de la Méditerranée, mais elles possèdent la même élasticité et elles dureraient peut-être plus longtemps. Les éponges des Bahamas, percées parfois d'outre en outre, sont moins estimées que celles de la Floride.

Key-West est un des principaux ports floridiens ou l'on arme pour la pêche des éponges, faite à la drague, par des matelots montés sur de petits schooners d'une

construction légère, peints de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, ayant un mât de misaine court et un beaupré. Partout on voit de ces navires à l'est et à l'ouest du cap Floride. Les meilleures éponges sont pêchées sur la côte ouest de la Floride en face de Cedar Keys. Quoique les schooners des pêcheurs ne soient pas plus gros qu'une chaloupe de grand navire et que les ouragans balaient souvent le golfe du Mexique, jamais ils ne se perdent. Quand un schooner revient après une campagne de trois semaines, durée habituelle des expéditions, on devine de loin l'importance de son chargement à l'odeur plus ou moins forte émise par les éponges. La flottille de Key-West comprend trois cents embarcations. Une fois rentrés au port, les pêcheurs étendent leurs éponges sur le wharf de Key-West et les vendent aux enchères.

Deux espèces de requins pullulent sur la côte où se pêchent les éponges; l'un dit *nez en pelle* n'est pas fort gros et est peu redoutable, l'autre dit *nez en bonnet* est plus à craindre. Quand les pêcheurs peuvent harponner un requin, ils épuisent ses forces en le promenant dans l'eau, puis ils l'amènent à bord, le tuent d'un coup de hache sur la tête, lui enlèvent le foie et après le rejettent à la mer.

On blanchit les éponges dans les villes de la côte floridienne, en les traitant par des solutions dont les marchands tiennent la composition secrète, mais qui sont constituées par de simples lessives de sels de potasse et de soude additionnées, paraît-il, d'un peu d'acide oxalique.

Après dessiccation, on classe les éponges selon leur taille et leur qualité ; on les emballe, et les navires de la campagnie Mallory les emportont à New-York, d'où une petite quantité est expédiée en Angleterre et en France.

—*Revue des Sciences naturelles appliquées.* J. P.

ARC-EN-CIEL SANS PLUIE. — Sénèque le philosophe, dans son traité des *Questions naturelles* si intéressant à consulter en le comparant aux découvertes de la science moderne, s'exprime ainsi en parlant de l'arc-en-ciel : "Il est hors de doute qu'il est l'image du soleil, reçue dans une nuée concave et gonflée de pluie. La preuve en est qu'il se montre toujours à l'opposite du soleil, au haut du ciel et à l'horizon, suivant que l'astre s'abaisse ou s'élève, et alternativement.

Ce que dit Sénèque est vrai en général ; cependant, l'observation a prouvé que l'arc-en-ciel peut se produire par un temps serein. Ainsi, dans le tome 1er de la nouvelle série de la *Bibliothèque universelle de Genève*, 1836, M. Wartmann rapporte l'apparition d'un arc-en-ciel observé à Genève par un temps serein le 12 février, 1836, "Il était dix heures cinq minutes du matin, dit-il, lorsque je vis, presque à mon zénith, et au nord-ouest du soleil qui brillait de tout son éclat, un arc lumineux présentant d'une manière distincte toutes les couleurs de l'iris : il était parfaitement circulaire, embrassant une étendue d'environ 100 degrés, et ses branches étaient situées non dans le sens vertical, mais parallèlement à l'horizon. En ce moment l'air était calme, le ciel était très-pur ; à onze heures et demie, de légers nuages se promenaient dans les régions supérieures, et dès l'après-midi le ciel fut couvert."

CHANSONS POPULAIRES.— La fameuse chanson du *Bon Roi Dagobert*, telle qu'elle est donnée par Du Mersan dans son recueil de *Chansons nationales et populaires de la France*, se compose de vingt-deux couplets. C'est une espèce de thème, dit-il dans sa préface, sur lequel tout le monde a brodé ; vers 1813, elle redevint à la mode, et on y ajouta des couplets satiriques évidem-

ment dirigés contre Napoléon, et relatifs à la campagne de Russie. La chanson qui courait les rues fut défendue par la police.

Nous donnerons quatre couplets de cette facétieuse chanson dont généralement on ne connaît que le premier.

Le bon roi Dagobert
Avait sa culotte à l'envers ;
Le grand St. Eloi
Lui dit : "O mon roi !
Votre Majesté
Est mal culotté :
—C'est vrai, lui dit le roi,
Je vais la remettre à l'endroit."

Comme il la remettait
Et qu'un peu il se découvrait,
Le grand St. Eloi
Lui dit : "O mon roi !
Vous avez la peau
Plus noir' qu'un corbeau.
—Bah ! bah ! lui dit le roi,
La rein' l'a plus noire que moi."

Du bon roi Dagobert
Les bas étaient rongés des vers ;
Le grand St. Eloi
Lui dit : "O mon roi !
Vos deux bas cadets
Font voir vos mollets.
—C'est vrai, lui dit le roi ;
Les tiens sont bons : donne-les moi."

Le roi faisait des vers ;
Mais il les faisait de travers ;
Le grand St. Eloi
Lui dit : "O mon roi !
Laissez aux oisons
Faire des chansons.
—C'est vrai, lui dit le roi ;
C'est toi qui les feras pour moi."